

Adeline Daumard*

L'essence de l'aristocratie en France au XIXe siècle: entre luxe et simplicité

R E S U M O

Au XIXe siècle, la notion d'égalité devant la loi conduit, en France; à un certain nivellement qui contraste avec l'étalage du luxe. Quelle est, alors, l'essence de l'aristocratie, culte des apparences ou simplicité égalitaire? Aristocratie nobiliaire, ancienne ou récente, aristocraties bourgeoises, aristocratie de talent se côtoient en France et le luxe prend bien des formes: luxe ostentatoire qui déborde le milieu des parvenus, luxe hérité, reflet de l'opulence du passé, luxe, parfois modeste, exprimant la volonté de tenir son rang et d'affirmer sa dignité de vie. Mais la simplicité est aussi un des traits caractéristiques de l'aristocratie, dans sa vie sociale, dans ses rapports familiaux et à l'occasion de l'exercice de la charité.

Les aristocrates n'ont d'importance dans la société du temps que s'ils sont reconnus comme tels. Ils ont été amenés à remplacer la morgue par la simplicité, la hauteur par l'aménité, ce qui n'exclut pas une certaine condescendance. La simplicité assure prestige, influence et supériorité sociale ou personnelle des aristocrates. Elle devient l'essence de l'aristocratie dans la mesure où ses représentants fondent leurs rapports avec autrui sur un respect réciproque qui recouvre aussi bien les droits de la hiérarchie que ceux de la dignité humaine.

Au lendemain de la Révolution et de l'Empire les contemporains caractérisent la société française par deux traits. L'égalité devant la loi que la Révolution a apportée comme le christianisme avait apporté l'égalité devant Dieu¹, entraîne une simplicité de manières qui contraste avec les usages de l'ancien Régime. A Paris, "les habitants, pairs et commis, notaires et confiseurs portent le même frac, parlent la même langue. Hommes et maisons, tout se nivelle."² Parallèlement, on dénonce le goût du luxe et du confort qui s'étale devant la rue, sur la promenade de Longchamp, dans les logements, dans les cafés et les théâtres: le "luxe est devenu l'absolue nécessité, on ne vit que pour lui, on ne s'occupe que de lui, on ne parle que de lui... Ce qui n'est au fond qu'un intérêt de ménage devient un sujet grave de conversation."³

Ce paradoxe s'explique-t-il par une transformation des caractères de l'élite sociale qui sert de modèle à une grande partie de la population? La formule de Balzac, reprise

* Université Panthéon-Sorbonne. Professeur émérite.

¹ MIGNET, 1844: t. IV, p. XLIII.

² *Paris ou le livre des cent et un*, 1831-1834: t. VIII, p. 2.

³ LAUNAY, Vicomte de, 1856: t. I, p. 278 (lettre du 25 janvier 1839).

dans plusieurs de ses romans, “de nos jours, il n’y a plus de noblesse, il n’y a plus qu’une aristocratie”⁴, tendrait à suggérer cette interprétation. Mais Tocqueville pouvait affirmer qu’en France comme dans toute l’Europe “la trace des rangs n’est pas totalement effacée.”⁵

Après avoir brièvement précisé ce qu’impliquent le terme et la notion d’aristocratie, nous essayerons de dégager ce que recouvrent l’idée du luxe et ses diverses formes. Enfin nous chercherons à établir comment l’aristocratie se partage entre arrogance et simplicité et si, en dernière analyse, la simplicité est la forme achevée de la supériorité sociale.

Qu’est-ce que l’aristocratie?

Balzac fait un amalgame entre noblesse et aristocratie : “la noblesse a péri en tant que privilège ; aujourd’hui, il n’y a plus dans un vieux nom que l’obligation de se faire un mérite personnel afin de reconstituer une aristocratie avec les débris de la noblesse”⁶, l’influence étant désormais fondée à la fois sur la richesse, l’ancienneté de la famille et la naissance, le genre de vie et les manières, héritages d’une culture. Il précise sa pensée en mettant dans la bouche de la duchesse de Langeais que l’art, la science et l’argent forment le triangle social d’où doit procéder la moderne aristocratie car le peuple exige désormais l’intelligence : “Là où il n’était jadis besoin que d’un grand cœur, il faut de nos jours un large crâne”.⁷

En fait la notion d’aristocratie est complexe, comme le remarque Mlle Brelot : le foisonnement du vocabulaire avec les termes d’aristocratie, notables, élites, est révélateur de la diversité des approches et des difficultés auxquelles se heurtent les tentatives pour hiérarchiser la société française.⁸

Les unes par rapport aux autres, les diverses couches de l’aristocratie manifestent beaucoup de réticences. En 1821, le grand manufacturier Ternaux que Napoléon Ier avait fait baron, déclara solennellement devant la Chambre des députés qu’il abandonnait son titre, pour protester contre la prétention d’un noble qui, reprenant une pratique de l’Ancien Régime, avait demandé des lettres de relief parce que son père avait dû faire du commerce pour vivre en émigration. Ternaux assimilait son titre à une simple décoration : on était loin de la conception traditionnelle selon laquelle, sauf forfaiture, la noblesse était un attribut de l’être.⁹ Quant au baron Mallet, créé baron en 1810 et confirmé en 1815 avec le droit d’ajouter à son patronyme le nom d’une de ses terres, il ne fut jamais reconnu et accepté sous cette nouvelle dénomination. Très significatif de la position de la haute bourgeoisie face à la noblesse est le “compliment” que Royer-Collard fit à Pasquier quand celui-ci fut fait duc : “vous êtes un homme trop considérable pour que cela vous diminue.”¹⁰

⁴ Cf. *Le Cabinet des Antiques, Ursule Mirouet*.

⁵ TOCQUEVILLE, 1951: t. II, p. 181.

⁶ Préface du *Lys dans la vallée*.

⁷ *La Duchesse de Langeais*.

⁸ BRELOT, 1990: 39.

⁹ DAUMARD, 1987: 177.

¹⁰ REMUSAT, 1959: t.I, p. 395.

Face à l'aristocratie bourgeoise, la noblesse ancienne garde ses distances. Le comte Roy qui, anobli par Louis XVIII en 1823 et universellement respecté, avait marié ses deux filles à des représentants de la grande noblesse d'Ancien Régime, donna, en 1829, un bal qui fut boudé par le faubourg Saint-Germain : "toute la cour était invitée, mais elle brillait par son absence ; en revanche, tout ce qu'il y a de plus honorable à Paris s'y était rendu en foule : magistrats, députés, pairs de France, négociants. M. de Polignac à peu près seul avait bravé la défense qui s'attache au nom plébéien... de M. Roy."¹¹ Quant aux réticences de la vieille noblesse à l'égard des milieux d'affaires, elle persista longtemps. A plusieurs reprises, Tocqueville exprima ses regrets de devoir conseiller à son ami Kergorlay d'utiliser son nom et son titre d'ancien élève de l'Ecole Polytechnique pour pallier son défaut de fortune et la perte de sa carrière depuis sa démission de l'armée : à ses yeux, c'était une nécessité matérielle, mais il regrettait la perte d'indépendance et la perte de prestige que cela entraînerait pour son ami.¹² En 1924 encore, lorsque le futur duc de Brissac se maria avec May Schneider, il fut tout étonné que celle-ci ne se sentît pas honorée de cette alliance, tout en reconnaissant que, élevée à la manière d'une héritière de la couronne d'Angleterre, elle ne pût sentir aucune infériorité sociale face à la vieille famille ou elle allait entrer.¹³

Quant aux milieux de la petite bourgeoisie et aux classes populaires urbaines, ils se partagent entre fascination et réticences à l'égard de l'aristocratie. A la sortie du théâtre Saint-Martin, un drame tiré d'un roman d'Eugène Sue, *Mathilde*, mettait en scène un noble dépravé, ce qui entraîna le commentaire suivant d'un spectateur : "ils sont tous comme ça ces sacrifiants du grand monde"¹⁴. Mais, assistant aux mélodrames représentés à la fin du XIX^e siècle au théâtre de Belleville, le public populaire admet qu'il existe une "race des nobles" supérieure sur le plan moral, en raison de son sens de l'honneur et de la loyauté¹⁵.

En réalité, différentes sortes d'aristocraties coexistent en France. D'origines diverses, elles ne se mêlent pas toujours. La noblesse est un groupe complexe mais, face aux vicissitudes de l'existence, un front commun s'est peu à peu constitué. Une hiérarchie subsiste parmi les nobles issus de l'Ancien Régime. La Varenne a souligné combien en Normandie les hobereaux aux racines familiales les plus anciennes avaient de révérence pour les ducs, fussent-ils issus de lignées nobiliaires beaucoup plus courtes¹⁶. Rémusat note au contraire que les Lasteyrie "famille ancienne et pauvre du Limousin, sans grande notoriété, étaient 'pour une connaissance' meilleurs que les Noailles"¹⁷. Vers 1900 encore, cependant, les voisins de campagne de la future duchesse de Broglie, accueillis sans

¹¹ CUVILLIER-FLEURY, 1900-1903: t.I, p. 51.

¹² TOCQUEVILLE, 1978: t. II, p. 250.

¹³ BRISSAC, 1972: 261.

¹⁴ BALABINE, 1814: 65.

¹⁵ JACQUEMET, 1984: 348.

¹⁶ LA VARENNE, J. de *Le Centaure de Dieu*, passim.

¹⁷ REMUSAT, 1959: t. II, p. 230.

protocole en Anjou malgré la modestie de leur position nobiliaire, sont tenus à distance à Paris, écartés par le concierge car non inscrits sur la "petite liste"¹⁸. Quant aux anoblis du XIXe siècle, ils ne se sont que lentement et partiellement intégrés à la noblesse ancienne. Le général de Pelleport affirme avec orgueil : "je suis parvenu... soldat de 93... devenu général, baron de l'Empire, cordon rouge, pair de France.. *je ne date que de moi*"¹⁹. Mais ces nouveaux venus, tenus parfois à distance, furent rapidement assimilés par la grande noblesse la plus pétrie de préjugés, surtout lorsqu'ils appartenaient au plus haut niveau social. Les Greffulhe, par exemple, étaient alliés aux Vintimille, aux Ségur et aux La Rochefoucault, dès la première moitié du XIXe siècle.

L'aristocratie bourgeoise garda sa spécificité. Quand elle reposait sur une énorme fortune, elle s'intégra sans difficulté dans la société nobiliaire, mais avec des nuances. Les mariages à cet égard sont significatifs. Le plus souvent, comme jadis, ce sont les épouses qui sont issues des milieux d'affaires ; sauf exception, dont la plus notable est celle de Charles Greffulhe, recherché par tout le faubourg Saint-Germain en raison de sa grande fortune²⁰, les gendres roturiers sont rares. Les préjugés étaient tenaces et les Wendel, pourtant anoblis sous Louis XVI, n'y échappèrent pas : "Au moment de mon mariage, a raconté Mme Maurice de Wendel, les gens des châteaux voisins ont dit : "les malheureux des Monstiers-Mézinvillle, ils n'ont pas de chance, leur fille Andrée épouse un gros quincailleur"²¹. Des liens intimes marquent cependant un début de fusion : ainsi le marquis de Talhouët accepte de joindre à son nom celui de son grand-père Roy qui le lui avait demandé par testament sans pour autant en faire une condition des avantages consentis à son petit-fils²². Inversement, les grandes familles, catholiques ou protestantes, liées à l'industrie textile du Nord et de l'Alsace, avaient la volonté de garder leur spécificité et les traditions de vie bourgeoise.

La bonne bourgeoisie de capacité ou de fonction constitue une aristocratie particulière. Certains de ses représentants tentent de se fondre dans la noblesse en ajoutant un nom de terre à leur patronyme, selon une coutume ancestrale, ou en s'attribuant des titres de fantaisie. Quand l'usurpation de titres nobiliaires ne fut plus un délit, "1830 a vu éclore la nombreuse génération des nobles spontanés"²³. Quelques-uns, régulièrement anoblis au XIXe siècle, attribuent leur titre nouveau à leur père pour donner l'illusion de l'ancienneté de leur noblesse. Par exemple, le fils d'Ernest de Franqueville (de son vrai nom Franquet de Franqueville), directeur des Ponts-et-Chaussées sous Napoléon III, fut créé comte par un bref pontifical en avril 1870. Imbu de sa dignité nouvelle, il donne à son père le titre de comte et désigne sa mère, morte en 1850, sous la

¹⁸ PANGE, 1962-1973: t. I, p. 198.

¹⁹ DE PELLEPORT, 1857: t.I, p. 252.

²⁰ ARMAILLE, 1934: 65.

²¹ MOINE, 1989: 146.

²² Archives nationales, Minutier Central - *Testament du comte Roy*, étude XXIV, 4 avril 1847.

²³ ALTON SHÉE, 1869: t. I, p. 221 .

dénomination de comtesse de Franqueville. Réaction d'autant plus paradoxale que, à lire les souvenirs relatifs à Ernest de Franqueville, ce dernier n'avait jamais manifesté la moindre prétention nobiliaire²⁴. Inversement, une partie de la bourgeoisie intellectuelle se targue de son seul mérite personnel, mais manifeste son amertume de n'être pas intégrée dans l'aristocratie institutionnelle, parmi les notables du cens. Ainsi Regnaut, professeur au Collège de France, se montrait très favorable à la réforme électorale à la fin du règne de Louis-Philippe : "Comment voulez-vous que je trouve tout simple de ne pouvoir voter quand mon épicier, mon cordonnier ont ce droit parce qu'ils ont de l'argent et que je suis pauvre"²⁵.

Promue par la politique à la vie mondaine, une grande partie de l'aristocratie nouvelle se heurte à la question des manières et des bons usages. Non sans manifester un certain étonnement, la comtesse d'Armaillé loue les manières de Mme Auguste Casimir-Périer, fille d'un receveur général des Finances (et mère du futur président de la République), qui se conduisit en grande dame à un bal donné par le duc de Nemours en 1847 quand, arrivée en retard, elle dut aller saluer le roi et la reine : "Mme de Castellane et ma mère l'observèrent et dirent ensuite qu'elle s'était tirée de ce pas difficile et de la révérence avec la grâce d'une femme d'ancien régime"²⁶. Mais l'absence d'usages caractérise bien des hauts fonctionnaires et les coupe de l'aristocratie quand ils se comportent en paysan du Danube. "Nous assistons, écrit Paul Cambon à sa femme, en 1880, à une nouvelle révolution qui se fera très pacifiquement, mais qui aura pour effet d'éliminer absolument tout élément aristocratique des affaires publiques, aristocratie de nom et d'esprit." Un an plus tard, il précisait sa pensée : "le manque de personnel est effrayant... les fonctions publiques, ne nous mettant plus en relation qu'avec des gens mal embouchés, les jeunes gens bien élevés s'en éloigneront... On aura toutes les peines du monde à trouver un recteur pour Douai. Quant aux ambassadeurs, la graine s'en fait de plus en plus rare"²⁷.

Pour être complet, il faudrait faire une place à l'aristocratie populaire que le sens commun et le langage courant ignorent trop souvent. De nombreuses personnalités émergeant de la petite et de la moyenne bourgeoisie pourraient être assimilées à une aristocratie de source populaire : dans les villages, par exemple, des instituteurs de la III^e République, moqués par les uns, révéérés par les autres, jouent le rôle de notables locaux et, dans les petites villes, de vrais notables s'imposent en raison de leur influence et de l'ancienneté de leur famille. Il s'est même constitué une aristocratie ouvrière qui apparaît à la fois comme une aristocratie sociale, avant-garde méritante du prolétariat selon les penseurs marxistes et socialistes, et comme une élite professionnelle. Celle-ci oppose les gens de métier et l'orgueil de leur savoir-faire aux "gens de bras" sans qualification. Elle

²⁴ FRANQUEVILLE, 1878.

²⁵ ARMAILLE, 1934: 92.

²⁶ ARMAILLE, 1934:73.

²⁷ CAMBON, s.d.: 131, 142.

respecte un code de l'honneur, fondé sur l'amour-propre et le sens de la dignité et est attachée au recrutement lignager des ouvriers : dans le département du Cher, par exemple, il faut "être du sang" pour être un bon verrier²⁸.

Il y a donc des points communs entre les diverses aristocraties, mais aussi des contrastes accusés, notamment entre aristocratie nobiliaire et aristocratie capitaliste. En 1886, le marquis de Breteuil pouvait écrire : "Alors qu'un code inflexible dévore toutes nos fortunes en moins de quatre générations et que nous ne pouvons nous défendre qu'en renouvelant de temps en temps les mariages d'argent, il existe en France une famille assez puissante [les Rothschild] pour perpétuer une sorte de féodalité financière"²⁹. Sans dissimuler que certaines formes de luxe, à leurs niveaux, ne sont pas absentes de la vie des aristocraties populaires, notre étude négligera cet aspect de la question. C'est au sens le plus usuel du terme que nous aborderons ce qui fait l'objet de notre propos : l'essence de l'aristocratie repose-t-elle sur le luxe et son étalage ou implique-t-elle un bon usage de la simplicité et, au XIXe siècle, dans la mesure où le luxe s'est répandu et vulgarisé, la supériorité sociale s'exprime-t-elle désormais par d'autres canaux que l'apparence?

Les formes du luxe et son usage

Bien qu'il y ait des interférences entre eux, le luxe a deux aspects : l'un s'étale à l'extérieur, l'autre est privé, intime et relève de la psychologie individuelle ou familiale.

Le luxe extérieur, visible par tous, s'exprime d'abord par le costume. Malgré l'égalisation apparente qui s'accrut au cours du XIXe siècle et jusqu'en 1914, le costume reste un critère de distinction sociale. Lorsqu'elles fréquentaient les promenades à la mode, en se prélassant dans leur équipage, lors par exemple de la promenade traditionnelle de Longchamp, les dames et les demi-mondaines affichaient un luxe de vêtement, spectacle de choix pour la population parisienne qui, appartenant aux milieux sociaux les plus divers, se sentait passionnée à la vue d'un monde de rêve. Quoique moins tangibles, des contrastes existaient dans le vêtement masculin qui, notamment à la fin du siècle, séparait costumes sur mesure et vêtements de confection qui, de plus en plus répandus, copiaient les premiers sans les égaler.

Le véritable luxe exige une garde-robe importante et diverse, adaptée à l'heure et aux circonstances. Balzac a bien souligné que le frac n'est pas l'uniforme universel et égalitaire évoqué par les publicistes. L'homme élégant le réserve pour le soir et varie ses tenues au cours de la journée³⁰. Dans certains métiers cependant, le costume s'adaptait aux occupations des intéressés. Dans les rayons consacrés à la vente de marchandises luxueuses, soieries, dentelles, fourrures, les employés du Bon Marché devaient se présenter

²⁸ PIGENET, 1990: 91-102.

²⁹ BRETEUIL, 1979: 49.

³⁰ Voir, par exemple, les déboires de Lucien de Rubempré à son arrivée à Paris (Les Illusions perdues).

en redingote et chapeau haut de forme. Ils profitaient du repos du dimanche, quand ils allaient jouer au croquet avec leurs amis au Bois de Boulogne, pour porter veston, panama ou simple canotier. Quant aux femmes élégantes, elles changeaient de toilette plusieurs fois par jour : tenue du matin d'une élégante simplicité pour celles qui faisaient quelques pas en sortant de leur hôtel particulier, costume de sortie moins sobre pour les promenades en voiture du début d'après-midi, "tea gown" chez elles à l'heure du thé, robe du soir (en harmonie avec l'habit masculin) pour le dîner et les soirées³¹. Pendant toute la période, les différences de costume gardent un caractère symbolique : lors de la grève des postiers en 1909, les commentateurs opposent les fonctionnaires en redingote et chapeau de soie, les employés en veston et chapeau melon et les sous-agents en casquette et en bourgeron.

L'espace de vie est une autre forme de distinction sociale, mais dans ce domaine les traditions familiales et les choix personnels pèsent lourdement.

La dimension du logement et un des symboles du luxe aristocratique. Dans les villes, les hôtels particuliers occupés par la noblesse et la grande bourgeoisie riche comportent un nombre de pièces très supérieur à celui des occupants, domestiques exclus. Cela permettait une cohabitation facile entre plusieurs générations. Le prince et la princesse de Broglie et la mère de cette dernière, la comtesse d'Armaillé, ayant valets de pied et salons particuliers, ne se retrouvaient qu'à l'heure des repas et aux instants suivants, consacrés à la conversation de rigueur³². Le grand nombre de pièces permettait également d'organiser les réceptions dans des salons ad hoc sans être obligé de déménager les pièces ou se déroulaient la vie privée habituelle, contrairement à ce qu'imposait l'exiguïté des logements dans des milieux moins favorisés³³. Ce privilège d'habiter un hôtel particulier apparaissait comme un luxe tellement nécessaire que la duchesse de Broglie refusa toujours d'aller rendre visite à sa fille "dans son petit cinquième", alors que la comtesse Jean de Pange habitait avec son mari un très grand appartement somptueux, avec une terrasse, donnant sur les jardins de l'actuel hôtel de Matignon³⁴.

L'étendue du domicile était complétée par l'usage de la double résidence. Le château aux pièces multiples, souvent hérité de la lignée ancestrale, était un luxe, parfois pesant et coûteux, qui était un élément de la vie noble, comme l'a bien montré Mille BreLOT³⁵. Mais ce luxe déborde la noblesse de race : anoblis de l'Empire et du XIX^e siècle, représentants de l'aristocratie d'affaires ont acquis ou fait construire des châteaux parfois somptueux. L'aristocratie bourgeoise ne relevant pas de milieux capitalistes s'y complaisait également. Eugène Scribe, dépourvu cependant de prétentions nobiliaires, était heureux de mener "la vie de seigneur et dame châtelaine, tenant table et maison ouvertes,

³¹ Cf. *La Recherche du temps perdu* de Proust qui rejoint sur ce point les conseils donnés aux jeunes femmes dans la presse féminine.

³² PANGE, 1962-1973: t. I, p. 57, 165.

³³ Cf. BALZAC, *Les Employés*.

³⁴ PANGE, 1962-1973: t. IV, p. 136.

³⁵ BRELOT, 1995: 95 sq.

hébergeant toute la saison nos parents et nos amis”, dans sa propriété de Séricourt en Seine-et-Marne³⁶.

L'appropriation de l'espace hors du domicile marquant les différences sociales et la volonté de rester entre soi, est une autre forme du sentiment de luxe. Sauf exceptions individuelles, l'aristocratie attachée à sa ville n'en connaît et ne veut en connaître que certains quartiers : à Paris, le faubourg Saint-Germain, le faubourg Saint-Honoré, puis à la Belle Époque le quartier des Invalides (le Marais n'apparaissait que comme une survivance d'un passé révolu), encore que, à cet égard, des réactions ironiques ajoutent d'autres exclusives. Les Broglie alliés aux Armaillé considèrent le faubourg Saint-Germain comme une campagne archaïque et éloignée bien que le duc Albert de Broglie, mort en 1901, habitât rue de Solférino³⁷. Mais, même dans ces quartiers, certains espaces apparaissent comme des lieux privilégiés, tels les Champs Élysées, à proximité de la place de la Concorde, fréquentés par des enfants et leurs nourrices somptueusement habillées. Parfois le luxe devient tout à fait exclusif, quand s'ouvrent aux jeux de quelques enfants de l'aristocratie les jardins de Bagatelle alors propriété de la veuve de Sir Richard Wallace³⁸. Cette ségrégation de l'espace était d'ailleurs admise par les milieux populaires et, par exemple, de nombreux Bellevillois ne se rendaient jamais dans le quartier Ouest de Paris, où ils ne se sentaient pas à l'aise³⁹. Cette ségrégation n'était pas spéciale à la capitale. Des usages analogues réservaient, par exemple, aux élites sociales la fréquentation du quartier des Belles Feuilles et du parc de Blossac, à Poitiers, au début du XIXe siècle⁴⁰.

Une autre forme de luxe, à la fois ostentatoire, traditionnel et utilitaire, s'exprime par l'importance de la domesticité et du personnel employé pour faciliter la vie quotidienne.

Le nombre et l'allure des domestiques participent à la dignité de la famille. Le luxe du vêtement des nourrices qui s'étale aux Champs Élysées, aux Tuileries, au Luxembourg et dans les rues voisines, les livrées impeccables des cochers, des valets de pied se manifestent lors des sorties et à l'intérieur des maisons. Mais en ce domaine, les usages dépendent des traditions familiales et des goûts des maîtres, Pauline de Broglie s'étonne du nombre relativement modeste des domestiques de Mme de Rochetaillé, très riche et choisie comme telle pour devenir la belle-mère de Maurice de Broglie⁴¹. Les domestiques sont un luxe parfois ostentatoire, mais ils ont aussi leur utilité. C'est un moyen de se protéger chez soi contre les importuns, tels le concierge qui trie les visiteurs en fonction de leur inscription sur la petite liste chez les Broglie, ou le valet de chambre chargé de répondre au téléphone pour écarter les communications auxquelles on ne veut pas répondre. La vie quotidienne est facilitée par une nombreuse domesticité: Pauline de

³⁶ YON, 2000: 161.

³⁷ PANGE, 1962-1973: t. I, p. 140.

³⁸ PANGE, 1962-1973: t. I, p. 33.

³⁹ JACQUEMET, 1984: 330 et 351.

⁴⁰ DASH, s.d.: 12, 16.

⁴¹ PANGE, 1962-1973: t. II, p. 95.

Brogie jeune fille, puis femme mariée, a besoin de sa femme de chambre pour se coiffer, s'habiller et quitter sa toilette de bal, même lorsque la soirée s'est prolongée jusqu'à trois heures du matin⁴². Après la première guerre mondiale, le futur duc de Brissac partage sa vie entre le travail, chez son beau-père Eugène Schneider, le sport et la vie mondaine, et il se félicite d'avoir été si bien capable de gérer son temps, en oubliant de remarquer que c'est son valet de chambre qui, préparant les différentes tenues nécessaires à ces activités, lui permet cette réussite qu'il donne en exemple⁴³. L'emploi de salariés à domicile qui se distinguent des autres gens à gage, est un luxe des aristocraties qui peuvent les employer. Les nurses et les gouvernantes étrangères, anglaises ou allemandes, facilitent aux enfants l'apprentissage des langues étrangères. Si recruter des jeunes filles pour terminer les ouvrages manuels dont la mode imposait l'exécution aux dames de la bonne société, apparaît assez frivole⁴⁴, avoir un secrétaire à domicile ou employé quelques heures par semaine allégeait les tâches matérielles qu'implique tout travail intellectuel et donnait à ceux qui l'avaient à leur service la possibilité de travailler plus efficacement.

Enfin les conditions de voyage sont un des meilleurs symboles du luxe qui sépare ces élites sociales du vulgaire : elles ont des compartiments réservés avec visites périodiques du contrôleur qui s'assurait que le voyage se passait bien. Quand ils partaient pour Biarritz, l'été, les Montebello allaient jusqu'à faire tendre le compartiment, par des domestiques, de lampas de soie rouge. C'était une des formes de leur désir de garder leurs habitudes de vie : ayant leur chambre réservée à l'Hôtel Central de Biarritz, ils envoyaient d'avance des bibelots pour en compléter l'ameublement⁴⁵. Les Ségur, avant de partir passer l'été dans leur château de La Rivière en Seine-et-Marne, y expédiaient meubles et bibelots venant de leur domicile parisien⁴⁶. De même les Broglie procédaient à un véritable déménagement à l'occasion de leur séjour estival à Dieppe⁴⁷. Ce sont là des exemples entre autres.

Si répandu que fût le luxe dans les élites sociales, ses objectifs et son image n'avaient pas la même portée aux divers niveaux de l'aristocratie.

Le luxe ostentatoire répandu, selon les romanciers et les chroniqueurs, chez les lions de la monarchie de Juillet et chez les mondains du Second Empire, était souvent une simple expression de la vanité, et dissimulait parfois la médiocrité de leur véritable situation. Curieusement cependant, les Rothschild déployaient dans leur propriété de Ferrières comme dans leur hôtel parisien un luxe extravagant en dépit d'une position sociale et d'une fortune de notoriété publique. Au contraire, le luxe et le désir de paraître affiché par la duchesse de Dino, en 1836, était pour elle un moyen d'affermir sa position.

⁴² PANGE, 1962-1973: t. III, p. 89

⁴³ BRISSAC, 1972: 352.

⁴⁴ PANGE, 1962-1973: t. I, p. 56.

⁴⁵ SABRAN-PONTEVÈS, 1987: 130-131.

⁴⁶ ARMAILLÉ, 1934: 38.

⁴⁷ PANGE, 1962-1973: t. I, p. 92.

A ce luxe de vanité s'oppose le luxe hérité, reflet de l'opulence et du rang passés. Celui-ci a été en partie détruit pendant la Révolution et lors des pillages ultérieurs liées notamment à l'occupation des troupes prussiennes pendant la guerre de 1870, mais les restes étaient nombreux et importants. Dans ces familles, le décor de la vie quotidienne mêlait des meubles et des objets de collection avec de simples souvenirs de famille sans grande valeur marchande. Les goûts individuels pèsent sur ce décor. D'après les inventaires après décès, l'ameublement des résidences de la noblesse du faubourg Saint-Germain fait une large place aux meubles à la mode, psychés, sièges en palissandre ou en acajou alors que les fauteuils hérités du XVIII^e siècle sont relégués dans les greniers ou à la campagne⁴⁸. Peu à peu cependant le goût changea et le comte d'Armaillé ne fut pas le seul à s'attacher aux objets de l'époque de Louis XV et de Louis XVI⁴⁹. Pourtant dans la plupart des familles de la grande noblesse, le luxe hérité continua à se mêler à la production contemporaine.

L'attrait du luxe est souvent lié aussi à la volonté de tenir son rang et d'assurer sa dignité de vie. Certaines familles vont jusqu'à compromettre leur fortune pour répondre à cet objectif. Selon une idée reçue qui se perpétuait encore au XX^e siècle, il était impossible d'entrer dans la Carrière si la famille ne faisait pas une pension substantielle au jeune diplomate pour lui permettre de tenir son rang ; des exemples montrent que même des ambassadeurs ont été amenés à faire des sacrifices importants pour représenter la France avec le luxe qu'impliquait l'exercice de leurs fonctions. Ce fut le cas par exemple du duc de Gramont qui, aux trois quarts ruiné, avait dépensé la fortune de sa femme pour soutenir ses brillantes ambassades sous Napoléon III. Quant au marquis de Montebello, ambassadeur à Constantinople, il fit des dépenses énormes et sa fortune permettant de déployer un luxe susceptible de rivaliser avec celui de la noblesse russe fut un des arguments pour justifier sa nomination ultérieure à Saint-Pétersbourg.

Toutefois, ce souci d'affirmer sa dignité de vie n'est pas l'apanage exclusif de l'aristocratie : il est très général. A des degrés divers, il se retrouve dans tous les milieux et notamment dans la bonne et la moyenne bourgeoisie, là où les idées politiques peuvent être avancées ou conservatrices, voire réactionnaires, mais où les usages restent très attachés aux formes traditionnelles de la vie en société.

Une variante de cette forme de luxe vise à faciliter la vie quotidienne. Nous donnerons seulement deux exemples. Les manuels destinés aux "bonnes maîtresses de maison" tel, entre bien d'autres, celui de Mme Celnart, insistent sur la nécessité de multiplier les objets divers qui permettent le bon ordre de la table et, partant, le déroulement harmonieux des repas familiaux ou privés⁵⁰. Quant à Gyp (comtesse de Martel), elle n'hésitait pas à critiquer des jeunes filles qui, à un dîner, assistent en costume d'après-midi sous prétexte que l'hôtel leur paraissait de condition inférieure. Le luxe du

⁴⁸ HAUSSONVILLE, 1885: 102.

⁴⁹ PANGE, 1962-1973: t. I, p. 19 sq.

⁵⁰ CELNART, 1839: 31.

vêtement était une forme de courtoisie s'imposant quel que soit l'invité⁵¹. On rejoint ici la question cruciale : l'essence de l'aristocratie est-elle la morgue ou la simplicité?

Entre morgue et simplicité

Une synthèse est difficile à faire car les données sont partielles : elles reposent sur des cas particuliers ou sur les témoignages des publicistes, plus ou moins contestés et contestables. Cependant la tendance est nette.

L'arrogance se manifeste différemment dans les diverses aristocraties. Elle est parfois tout simplement l'expression d'une mauvaise éducation. Celle-ci, sous Louis-Philippe, est volontiers opposée à l'aménité de règle avant la Révolution : la nouvelle génération commence à perdre "la politesse exquise, les manières gracieuses qui régnaient en France"⁵². Même des milieux qui ont dû être formés aux bonnes manières tombent dans ces travers. Proust souligne d'un côté la politesse de la haute aristocratie à l'égard des simples bourgeois, ce qui n'est pas dépourvu d'une certaine condescendance, tels les excès d'amabilité de la marquise de Villeparisis à l'égard de la grand-mère de Proust, à Balbec. D'un autre côté, il remarque l'impertinence du prince de Foix qui ne répond pas au salut d'un noble de rang inférieur au sien. Certains témoignages de morgue s'apparentent à de l'inconscience ou même à une véritable muflerie. Le duc de Doudeauville était si imbu de lui-même que, député de la Sarthe de 1871 à 1898, il refusa de faire campagne électorale contre Joseph Caillaux : "Ses agents électoraux lui ayant manifesté quelque inquiétude: 'Bah, ils n'oseront pas'. Ils ont osé." Modèle de *L'Habit vert* (1913) de Flers et Caillavet, il terminait ses lettres à son intendant par la formule "Je me porte bien" et, ayant au wagon-restaurant une table à l'extrémité du wagon, il s'étonnait d'être servi le dernier: "Evidemment, ils ne savent pas qui nous sommes"⁵³. Sa fille, la duchesse de Luynes, suivait ses traces. Partant pour Dampierre, en été, "incommodée par la poussière d'un impertinent petit cabriolet qui galopait devant elle, elle arrêta les voitures [des invités qui la suivaient], héla le cabriolet, fit descendre un des ses amis, en le priant de prier l'impertinent de se ranger. - "Vous ne savez donc pas que la duchesse de Luynes est dans cette voiture ? - La duchesse de Luynes ? Vous pouvez lui dire que je l'emmerde"⁵⁴. Cette morgue de mauvais aloi culmine avec l'arrogance de la comtesse Greffulhe qui s'exposa à un jugement malsonnant du couturier Poiret à cause de son impolitesse. Elle essayait dans les salons du couturier une "robe d'or très belle" qu'elle devait porter au mariage de sa fille, à la Madeleine. Quand Poiret entra, "levant la tête pour que sa méchanceté tombât de plus haut", elle lui dit : "Je croyais que vous ne saviez habiller que des midinettes et des mesdames Troussepète,

⁵¹ Gyp, *Pervenche*, 1910.

⁵² FORSTER, 1849: t. I, p. 63.

⁵³ GRAMONT, 1966: 57.

⁵⁴ GRAMONT, 1966: 58.

mais je ne savais pas que vous étiez capable de faire une robe pour une grande dame”. Poiret lui tourna le dos et quitta la place “absolument scandalisé de trouver chez une femme d’un certain âge et d’une certaine opulence un pareil manque de tact joint à tant de morgue” ; quand elle revint pour commander de nouvelles robes, il lui fit un prix si élevé qu’elle ne put les acheter⁵⁵. Le prince de Wagram, fils du maréchal Berthier, avait des réactions comparables, lorsqu’il demandait à ses gardes d’exercer à Grosbois un droit de police au nom de droits d’usage qu’il se croyait en droit d’exercer même en dehors de son domaine personnel, ce qui fut l’occasion de nombreux procès contre ses voisins, procès qu’il perdit régulièrement⁵⁶.

La morgue agressive des uns devient naïveté chez d’autres qui, sans être dépourvus d’éducation, n’ont pas conscience du caractère blessant de leur attitude. Se reposant sur la terrasse de Dieppe où s’élevait leur cabine de bain les Broglie avaient l’habitude, sous le Second Empire, de charger quelques hommes dévoués de leur compagnie de surveiller une corde qui tenait à distance les inconnus et les “petits polissons”⁵⁷. Mais les distances sociales tendirent à s’effacer. En 1896, le prince de Broglie emmenant sa fille assister à une séance de cinéma des frères Lumière dut, à son grand étonnement, faire la queue pour obtenir un billet d’entrée, malgré l’indication de son nom et la production de sa carte de député⁵⁸. De plus en plus, il fallait s’adapter aux nouvelles normes sociales. Le marquis de Luart, conseiller général de son arrondissement pendant trente ans, ne passa pas sa popularité à son fils, après 1918 : “Tiens-moi mon cheval, demanda celui-ci à un garde pendant la curée. - Est-ce que je vous tutoie, moi ? Le ton change.”⁵⁹.

Les plus intelligents cependant avaient très tôt pris conscience de l’évolution des mœurs. Le duc de Mirepoix, “joignant aux allures d’un grand seigneur de l’Ancien Régime le plus curieux mélange de morgue et de bon garçonisme”, traversait un jour l’Albigeois en chemin de fer. “Il entreprit son compagnon de voyage, commis-voyageur gascon, sur sa généalogie d’ailleurs superbe et les gloires de la famille que tout le pays rappelait. Le gascon écouta d’abord avec une attention qui, de station en station, se transformait en politesse puis en somnolence accentuée. - Mais cela ne vous intéresse donc pas, fit le descendant des maréchaux de France ? - Oh non, Monsieur le duc, riposta l’autre. Je me suis toujours fichu de mes ancêtres ; permettez-moi de me ficher également des vôtres.” Le duc, commente le comte de Pimodan, rapporta avec naïveté cette anecdote à ses amis et à sa famille⁶⁰.

Faut-il enfin prendre en compte l’arrogance intellectuelle ? Il y a une tradition d’activités intellectuelles ou artistiques dans l’aristocratie, mais à condition de paraître un simple amateur, car elle ne doit pas être un métier. Malgré son désir et ses dons, le

⁵⁵ POIRET, 1928: 161.

⁵⁶ LALLIARD, 2002: 231 sq.

⁵⁷ ARMAILLÉ, 1934: 235.

⁵⁸ PANGE, 1962-1973: t. I, p. 144.

⁵⁹ GRAMONT, 1966: 50.

⁶⁰ PIMODAN, 1907: 13.

père de la duchesse de Sabran née Vallombrosa se vit interdire par sa famille de suivre les cours du Conservatoire : "Exceptionnellement doué, il ferait une carrière brillante de compositeur si les tabous de la société ne s'y opposaient"⁶¹. Au mieux, écrire et publier est un substitut à l'interruption d'une carrière militaire (ce fut le cas du général de Ségur lorsqu'il dut renoncer à son métier après la campagne de Russie) ou à la nécessité morale de se retirer de la vie politique, comme le fit, lors du rétablissement de l'Empire, Tocqueville qui décida alors de se consacrer à la rédaction de *L'Ancien Régime et la Révolution*, pour compenser son oisiveté forcée. Le désir d'obtenir la consécration de titres académiques était cependant présent à l'esprit de certains nobles de race. Ainsi Victor devenu cinquième duc de Broglie en 1901 croyait que ses ambitions académiques étaient un droit attaché à son nom bien qu'il n'eût personnellement rien écrit⁶². Peut-être cette attitude n'était-elle pas exceptionnelle. En 1961, le duc de Levis-Mirepoix évoquant des ducs membres de l'Académie française "qui n'ont pas écrit grand chose et sont plus ou moins regardés de haut par leurs confrères", incite ces ducs à ajouter à leur prestige nobiliaire celui qui fait la supériorité des "princes par eux-mêmes"⁶³.

L'arrogance de certains nobles est d'abord un mélange de vanité et de bêtise qui apparaît avec netteté, par exemple, quand la candidature de Paul Bourget au Jockey Club fut écartée avec la justification suivante donnée par le duc de Doudeauville : "Heureusement que nous sommes encore quelques-uns en France pour qui le mérite personnel n'a aucune espèce d'importance"⁶⁴. Mais l'arrogance de l'aristocratie est aussi liée au sentiment de liberté que lui donne sa position sociale. Telle est l'interprétation d'Elie Halévy qui voyait en Clemenceau un aristocrate, une "personnalité" refusant de se plier aux normes⁶⁵. On touche là à la question de l'importance de la simplicité pour la véritable aristocratie qui, trop orgueilleuse pour accepter toutes les règles bonnes pour la masse, suit ses impulsions et des principes qui lui sont propres.

L'allure extérieure et le choix du costume assimile la simplicité à la véritable élégance. Celle-ci doit être en rapport avec l'âge et les circonstances. Les jeunes personnes ne peuvent porter "ni fourrures, ni dentelles de prix". Mlle de Talhouët fit scandale quand elle arriva à une retraite du Sacré-Coeur vêtue d'une jaquette de velours doublée de chinchilla : c'était une double faute, puisqu'il s'agissait d'une jeune fille et que le costume n'était pas adapté à la réunion⁶⁶. Dans le même esprit, la mère de l'orgueilleuse Félicie, dans *Diloy le chemineau* de la comtesse de Ségur, ordonne à sa fille de mettre une simple robe blanche et non une robe de soie quand les châtelains assistent aux noces du fils d'un de leurs fermiers. Mais avoir des toilettes assez variées pour s'adapter aux circonstances n'est pas à la portée de tous : cela exige une aisance et même une fortune suffisantes permettant de se procurer toutes les tenues nécessaires.

⁶¹ SABRAN-PONTEVÈS, 1987: 60.

⁶² PANGE, 1962-1973: 79.

⁶³ LEVIS-MIREPOIX, 1961: 10.

⁶⁴ Cité dans FORTASSIER, 1974: 259.

⁶⁵ HALÉVY, 1995: 504.

⁶⁶ ARMAILLÉ, 1934: 208.

Un second trait typique de la vie aristocratique est la simplicité et l'aménité des manières. Dans son monde, cette simplicité est une forme de courtoisie. Décrivant la compagnie réunie chez Mme de Beaumont en 1800-1802, Chateaubriand insiste sur l'absence de morgue qui, à ses yeux, est une survivance de l'Ancien Régime et il oppose la société française à la société anglaise⁶⁷. Autre différence avec l'Angleterre : il est inutile d'être présente les uns aux autres dans les salons du faubourg Saint-Germain, car tout les gens sont considérés comme égaux. Malgré une vie large, les réceptions sont sans faste chez les d'Haussonville sous la Restauration et l'on peut venir dîner sans prévenir⁶⁸. Il en allait de même dans la propriété de La Fayette à La Grange, où l'ameublement était très simple, mais le salon ouvert à tous⁶⁹. Quant au salon de Mme de Broglie, sous la Restauration, il était "très animé et très amusant", la liberté y était totale, on n'imposait rien à personne, il n'y avait pas de place fixe à table, il y régnait un désordre qui déconcertait les gens du commun⁷⁰. Simplicité, liberté et urbanité vont de pair.

Mais sous la courtoisie généralisée, on maintenait les distances à l'égard de certains invités qui n'appartenaient pas au même monde. Quand un artiste de l'Opéra invité pour produire son art "avait achevé son numéro, sans le mettre à la porte du salon... on lui faisait sentir, ne fût-ce que par l'excès des applaudissements... par une certaine façon de le regarder en bête curieuse, qu'il y était un corps étranger"⁷¹. De son côté, un médecin de famille se félicitait des bons rapports qu'il avait avec ses patientes du faubourg Saint-Germain : "C'était un ton, un langage, une certaine tournure donnée à la conversation accompagnée d'une gracieuse bienveillance que je ne rencontrais que là... On se montrait reconnaissant de mes soins et les honoraires qu'on me remettait étaient toujours accompagnés de paroles polies et affectueuses. Au bout de quelques années, j'étais traité comme un ami de la maison"⁷². Ami, peut-être, mais l'amitié était sélective : l'épouse du médecin n'était pas invitée en même temps que son mari.

Les rapports avec les domestiques, dans le faubourg Saint-Germain, étaient empreints d'une simplicité qui étonnait les étrangers. "Une comtesse de très grande famille ouvre elle-même la porte de son appartement, les domestiques étant en course par hasard", ce qui eût été inconcevable en Angleterre, écrit Mme Trollope⁷³. Même remarque chez Niépovié qui s'étonne de voir une grande dame mettre elle-même une bûche sur le feu pour éviter de déranger un domestique⁷⁴. Il existait souvent des rapports de courtoisie et de patronage des maîtres à l'égard de leurs serviteurs. Chez les d'Harcourt, le marquis fut le témoin du mariage de son valet de pied qui reçut en outre deux jours

⁶⁷ CHATEAUBRIAND, 1950: t. II, p. 15 et 31.

⁶⁸ HAUSSONVILLE, 1885: 248.

⁶⁹ REMUSAT, 1959: t. II, p. 226.

⁷⁰ REMUSAT, 1959: t. I, p. 447.

⁷¹ HERMANT, 1935: 147.

⁷² SIBOUTIE, 1864: 184 sq.

⁷³ TROLLOPE, 1836: t. II, p. 156.

⁷⁴ NIÉPOVIÉ, 1840: 44.

de congé à cette occasion. Bien plus, les domestiques participaient aux fêtes de famille : lors de la communion solennelle de la fille de la maison, tous les domestiques assistèrent à la cérémonie, ils reçurent chacun un cadeau de la main de la jeune fille et, au goûter, ils furent invités à partager le champagne. Trop de simplicité provoquait cependant une certaine gêne chez les intéressés : quand la marquise d'Harcourt prit un plateau pour offrir des rafraîchissements aux invités, sa femme de chambre fut froissée et assimila ce geste à "un amusement de riche" et, quand sa maîtresse voulut remettre elle-même une bûche dans le foyer, elle s'attira cette réponse : "Mme la marquise veut déchoir"⁷⁵. Mais les vieux domestiques étaient protégés, soignés et ils partageaient même la vie de famille⁷⁶.

En dehors des domestiques, les rapports avec les inférieurs mêlaient simplicité et maintien des distances.

A Saint-Amadour, métayers et fermiers manifestaient beaucoup de déférence envers la famille d'Armaillé. A l'arrivée des jeunes mariés venant rendre visite à leur tante en 1851, deux ou trois familles de métayers présentèrent des offrandes de poulets, de canards, de fruits, etc.

Mais les échanges étaient réciproques : après déjeuner tout le monde allait à la cuisine et la comtesse d'Armaillé "choisissait quelques débris de gibelotte qu'elle enveloppait dans du papier, on y joignait une bouteille de vin, des biscuits qu'elle déposait dans un panier couvert et une longue promenade à pied commençait ayant pour but les métairies répandues dans les environs" ; à l'occasion, la chanoinesse ne dédaignait pas de jouer aux cartes avec ses métayers⁷⁷. Lors de leur séjour au château de La Rivière, les Ségur avaient presque toujours à déjeuner de vieux paysans ou quelque ancien militaire, leur salon était accessible à tous, grands et petits, riches et pauvres⁷⁸. Quant à la vie des enfants, elle était plus ou moins mêlée à celle des petits paysans. Pauline de Broglie avait des sentiments d'amitié pour la fille d'un métayer de Saint-Amadour mais, si elle allait la voir chez ses parents, la petite aristocrate et la petite paysanne se séparaient à la grille du parc du château, sous prétexte qu'il eût été mauvais pour l'enfant du peuple de voir de trop près le luxe dans lequel vivait Pauline⁷⁹. Le fossé n'était jamais totalement comblé. Les enfants du marquis d'Harcourt, par exemple, passaient l'été à Sainte-Eusoge, dans la Marne. Dans les fermes voisines du château, "ils se mêlaient aux jeux des enfants du fermier. Débarrassés de leur nurse et de leur gouvernante, ils partageaient avec eux de grandes tartines de pain beurré, mais pouvaient-ils dans leur communion de jeux faire oublier le fossé qui les séparait ? Etienne dans son costume marin, les filles dans leur robe brodée... sans compter que les consignes, calottes à l'appui, étaient impératives : "Tu seras bien gentil avec monsieur Etienne et mademoiselle Hélène"⁸⁰.

⁷⁵ CHABOT, 1977: 62 sq et 70 sq.

⁷⁶ CHABOT, 1977: 92.

⁷⁷ ARMAILLÉ, 1934: 187 sq.

⁷⁸ ARMAILLÉ, 1934: 41.

⁷⁹ PANGE, 1962-1973: t. I, p. 142-146.

⁸⁰ CHABOT, 1977: 101.

La distance entre les divers milieux avait du mal à s'effacer et elle prenait des formes parfois paradoxales. Quand les parents de Pauline de Broglie prirent l'habitude de séjourner, l'été, à Saint-Amadour, ils multiplièrent les visites à la population locale, visites de charité ou visites électorales, quand le prince fut candidat à la députation. Emmenant leur fille avec eux, les Broglie allaient jusqu'à partager le repas familial dans les fermes des électeurs influents mais, même pour visiter les pauvres, les déplacements ne se faisaient qu'en voiture avec l'escorte d'un valet de pied⁸¹. Quelques nobles au contraire croyaient de bonne politique d'user d'un langage peu châtié pour se mettre au niveau des milieux populaires, tel ce hobereau décrit par La Varende qui, entrant dans l'hôtel d'un bourg, saluait la compagnie d'un "Bonjour, Messieurs, Dames"⁸².

Ces manières trop familières n'étaient pas toujours du goût de ceux à qui elles s'adressaient. Selon Tocqueville, cela fut parfois un facteur entre d'autres de l'abandon des rapports "doux et paternels entre haute et basse société" qu'il remarquait en 1857⁸³. Très significative, à cet égard, est l'anecdote rapportée par la duchesse de Sabran qui, un siècle plus tard, prit conscience de la complexité des rapports sociaux. Lors d'une visite ouverte au public du château d'Ansois, un dialogue s'engagea avec un visiteur. "Comment est la Duchesse ?" m'a demandé... un homme en casquette et blue-jeans, qui s'attardait sur l'esplanade : "Comme tout le monde." Visiblement déçu par ma réponse, il a regardé ailleurs d'un air songeur, comme pour s'imaginer une châtelaine digne d'habiter un pareil lieu et de porter un tel titre... A mon tour, je me suis posé des questions : "A quel monde appartient-il ? D'où vient-il ? Pourquoi s'intéresse-t-il non seulement à un édifice, mais encore à un titre que certains trouvent périmé ?" Je suis sortie brusquement de mon rêve : l'homme se tenait devant moi. "Pourquoi ne m'avoir pas dit que vous étiez la Duchesse ?" Après cette apostrophe bourrue, il en est venu... aux confidences. Respectueux d'un passé et d'un ordre établi au cours des siècles, il se trouvait désorienté dans un monde en mutation, où toutes les valeurs étaient, selon lui, piétinées... Mon existence en quelque sorte le rassurait et il comptait faire part de son expérience à ses camarades d'atelier"⁸⁴.

Les caractères des rapports sociaux entre l'aristocratie et les autres milieux sociaux dépendaient dans une large mesure de la personnalité et des traditions familiales des intéressés, mais la simplicité devait se mêler avec le souci de garder son rang sous peine d'apparaître d'un côté comme de la flagornerie, de l'autre comme la manifestation d'une condescendance humiliante.

Des raisons financières, des goûts ou des convictions individuelles expliquent la simplicité de la vie quotidienne dans une partie de l'aristocratie, simplicité qui peut se combiner avec un environnement luxueux hérité ou choisi.

⁸¹ PANGE, 1962-1973: t. I, p. 108.

⁸² LA VARENDE, 1962: 223.

⁸³ TOCQUEVILLE, 1978: 328.

⁸⁴ SABRAN-PONTEVÈS, 1987: 10.

Après la Révolution, certaines familles furent contraintes à des économies forcées. C'était le cas, entre autres, de "Mme de Malaret, ce type de grande dame... Sa fortune avait presque entièrement disparu, ses manières délicates et distinguées étaient les mêmes. Le petit logement au quatrième étage [ou elle habitait]... était rempli de la meilleure compagnie du monde, qu'elle recevait exactement comme si elle eût été dans le plus magnifique hôtel au faubourg Saint-Germain, sans être ni humiliée, ni irritée par sa pauvreté"⁸⁵. Ce sont aussi les souvenirs de la Révolution et les craintes de voir revenir ces temps difficiles qui expliquent l'avarice du prince de Beauveau, très riche pourtant, mais dont les économies forcées ont permis à une douzaine de familles de vivre sur son héritage⁸⁶. Ce comportement, avarice à part, n'est pas sans rappeler celui des grandes familles industrielles d'Alsace qui ne sacrifiaient guère au goût du faste que leur eût permis leur fortune. Mais lors des crises économiques, bien des familles furent à leur corps défendant obligées de se restreindre ; elles changèrent leurs habitudes pour une vie plus simple qui, sans l'avouer, permettait de faire face à une diminution des revenus tout en gardant son rang. Le krach de l'Union Générale, par exemple, engloutit la fortune de Jean de Montebello et ses revenus restèrent très diminués même après un rétablissement partiel grâce à l'héritage de sa grand-mère Emma de Villeneuve-Bargemont: "Il faut, pour sauver la face et maintenir l'essentiel de la maisonnée, supprimer les défenses superflues : fini, les toilettes de Worth... On cesse d'atteler tous les jours : la marche à pied rapide est, prétend-on, désormais plus hygiénique que les promenades en voiture au Bois de Boulogne. Supprimée l'heure du thé... [et ses] pyramides de pâtisseries.... Tout au plus maintient-on les grandes réceptions données en l'honneur de souverains ou de grands seigneurs de passage.... [Jean de Montebello] préférerait une vie simple et familiale à ce perpétuel exercice de corde raide. Mais... [sa femme] décide, coupe, tranche seule et, tout en tenant son rang grâce à sa demi-retraite et à des prodiges d'économie domestique, elle nourrit un grand dessein : jouer un rôle politique"⁸⁷.

Dans bien des cas, la vie de famille est un mélange de protocole et de simplicité. Les enfants, chez les Broglie par exemple, sont admis à table très jeunes, à sept ans, et Pauline reste au salon après dîner jusqu'à 9 heures 1/2. En principe, il leur est interdit de parler mais ce contact précoce avec les adultes est, comme dans la grande bourgeoisie, un élément important de leur formation⁸⁸. Dans d'autres grandes familles, les rapports entre parents et enfants sont plus intimes et moins cérémonieux que chez les Broglie. Malgré une fortune héritée au retour de l'émigration, la vie resta libre et familiale chez les d'Haussonville: "mes parents, écrit leur fils, restaient chez eux presque tous les soirs... Je vivais avec mes nombreuses cousines sur le pied de la plus affectueuse camaraderie.

⁸⁵ ANCELOT, 1852: 112.

⁸⁶ GRAMONT, 1966: 30.

⁸⁷ SABRAN-PONTEVÈS, 1987: 128.

⁸⁸ PANGE, 1962-1973: t. II, p. 55.

⁸⁹ HAUSSONVILLE, 1885: 256.

Nous avons depuis l'enfance l'habitude de nous tutoyer, habitude dont nous ne nous sommes jamais entièrement défaits et qui plus tard n'a peut-être pas laissé que de scandaliser parfois... des étrangers surpris d'entendre un grand garçon de mon âge et d'élégantes jeunes femmes s'aborder avec tant de familiarité⁹⁰. Quant à la famille de Brissac-d'Uzès, elle avait adopté l'usage jugé vulgaire par Balzac (*Les Petits Bourgeois*) de faire chanter les enfants au dessert lors des fêtes familiales⁹⁰.

Une partie de l'aristocratie, nobiliaire ou rattachée au monde des affaires, abandonnait la formation des enfants à des gouvernantes ou à des précepteurs plus ou moins compétents. Mais progressivement s'imposa le sentiment qu'il fallait donner à ses fils une éducation et une instruction susceptibles de les mettre à la hauteur de la place qu'ils étaient destinés à occuper dans la société. Sous la Restauration, le comte d'Haussonville se refusa de voir son fils "ne demeurer comme [lui] qu'un gentilhomme fesse-lièvre" et, pour le préparer à la dignité de pair de France qu'il espérait pour lui, il le mit dans une petite pension dirigée par un ancien inspecteur de l'Université qui faisait suivre à ses élèves, comme externes, les cours du lycée Louis-le-Grand⁹¹. Un siècle plus tard, de même, après la mort de son père, Louis de Broglie fut mis au lycée en dépit des réticences de sa mère et sous la pression de Pierre de Luppé, son beau-frère, très conservateur pourtant, persuadé que les dons de l'adolescent devaient être cultivés dans les meilleures conditions, pour lui permettre de devenir "un bon diplomate et peut-être plus tard... un homme d'Etat"⁹². Tout en conservant l'usage de faciliter les études des enfants grâce à la présence d'un précepteur à domicile, envoyer les garçons au lycée devint une habitude dont bénéficièrent également, entre autres, Pierre de Cossé, futur duc de Brissac, et Maurice de Pange, cousin germain de Louis de Broglie.

Au cours du XIXe siècle enfin fleurit une nouvelle forme de simplicité qui prend une forme philanthropique ou évangélique. Contrairement aux usages de l'Ancien Régime, la charité est désormais exercée personnellement, alors que jadis la distribution des secours était confiée à des domestiques ou à un intendant⁹³. Les oeuvres se multiplient, animées par des hommes comme par des dames appartenant à l'aristocratie nobiliaire ou capitaliste. Si la vanité n'était pas toujours étrangère à ces initiatives, d'autres personnes, dans le quartier Saint-Sulpice par exemple, choisissaient une vie mesquine, presque pauvre pour réserver l'essentiel de leurs ressources aux activités charitables⁹⁴. On peut aussi citer l'habitude prise par bien des dames de délaisser soies et dentelles destinées à façonner des objets inutiles pour, avec des laines ou des tissus grossiers, coudre ou tricoter à l'intention des pauvres⁹⁵. La simplicité des obsèques qui devient de plus en plus

⁹⁰ BRISSAC, 1972: 99.

⁹¹ HAUSSONVILLE, 1885: 119 et 165.

⁹² PANGE, 1962-1973: t. III, p. 15.

⁹³ DAUMARD, 1996: 521-525.

⁹⁴ ARMAILLÉ, 1934: 130.

⁹⁵ Aux témoignages multiples des mémoires et des souvenirs s'ajoutent les récits de *La Poupée Modèle* et du *Journal des Demoiselles*, publications lues par les milieux aristocratiques, qui attestent également cet usage.

fréquente est peut-être le fait le plus significatif de cette simplicité d'origine chrétienne. Parmi une centaine de testaments olographes rédigés par des membres du faubourg Saint-Germain entre 1815 et 1860, beaucoup demandent des messes de bout de l'an mais des obsèques sans faste, l'argent ainsi économisé devant servir à acheter des vêtements et à distribuer de l'argent aux pauvres⁹⁶.

La simplicité se manifestait sous bien des formes. Elle se combinait parfois avec le luxe du décor et dépendait des personnalités individuelles et des traditions de famille. Son importance transparaît dans une inscription portée par le général de Castries sur le livre d'or du château de Castries à l'occasion du mariage de sa nièce en 1954 : "sérénité dans la grandeur, simplicité et gentillesse spontanée, joie de vivre : tout ce qui fait le vrai visage de la France, je l'ai retrouvé ici... [rendant] à cette vieille maison toute sa splendeur et sa dignité"⁹⁷.

L'aristocratie est formée d'aristocraties diverses, d'origine plus ou moins ancienne, parfois très récente. Elle repose tantôt sur la référence à une lignée longue ou courte, tantôt sur le mérite personnel susceptible de s'exercer dans toutes sortes d'activités. Mais, malgré ces différences, un point commun réunit ces divers groupes : le souci de défendre une tradition, celle de leur famille pour ceux qui apparaissent avant tout comme des descendants ou celle que veulent transmettre les nouveaux venus. Selon les cas, cette tradition est fondée sur la défense de valeurs conservatrices généralement liées au passé ou, au contraire, elle est orientée vers l'avenir et ouverte sur la modernité et le progrès, les deux tendances coexistant parfois dans certains milieux et chez certains de leurs représentants. Les aristocrates en effet, en tant qu'individus, ne sont pas tous coulés dans le même moule, quelle que soit l'aristocratie à laquelle ils appartiennent : leurs convictions intimes, les objectifs de leur vie et leur activité au sein de leur famille et de leur entourage dépendent de leur tempérament et de la portée de leur adhésion personnelle à des croyances religieuses ou idéologiques, ce qui entraîne des contrastes sensibles au sein des milieux aristocratiques apparemment homogènes.

Mais l'aristocratie n'a d'importance sociale et d'influence morale que si elle est connue et reconnue par le monde dans laquelle elle vit. Ce monde est tantôt réduit à un cercle étroit, mondain par exemple, tantôt étendu à un cadre local, national, voire international. Cette influence ne s'appuie pas seulement sur les valeurs et la tradition, ancienne ou moderne, que représentent et à l'occasion défendent les diverses aristocraties. Elle repose aussi sur l'indépendance de la pensée et le sens de la liberté que manifestent les aristocrates dont la personnalité est la plus accusée. Envies par les uns, copiés par les autres, ces aristocrates ne sombrent pas dans l'indifférence, ils sont connus et ils suscitent

⁹⁶ Testaments conservés au Minutier central des notaires.

⁹⁷ CASTRIES, 1977: 465.

de l'intérêt. Pour avoir une véritable influence, ils ont été de plus en plus amenés à remplacer la morgue par la simplicité, la hauteur par l'aménité des manières. Mais il y a un peu d'équivoque dans cette simplicité. Celle-ci repose bien souvent sur l'orgueil qui permet de traiter de la même façon (aux rites de la politesse près) les gens de son monde et des gens plus modestes. Cette simplicité aristocratique repose à la fois sur le sens de l'égalité des hommes, quelle que soit leur position, et sur une certaine condescendance qui est une manifestation de l'esprit d'autorité et d'un sentiment de supériorité sociale.

En dernière analyse, on peut avancer que, dans ce qu'elle a de meilleur et de plus essentiel, l'aristocratie trouve son essence dans la simplicité. C'est cette simplicité qui assure le prestige, l'influence et la supériorité sociale ou personnelle des aristocrates, dans la mesure où ceux-ci fondent leurs rapports avec autrui sur un respect réciproque qui reconnaît aussi bien les droits de la hiérarchie que ceux de la dignité humaine.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTON SHÉE, Comte d', 1869 - *Mes mémoires*, t. I, p. 221.
 ANCELOT, Mme, 1852 - *Les salons de Paris, foyers éteints*.
 ARMAILLE, Comtesse d', 1934 - *Quand on savait vivre heureux, 1830-1860*, p. 65.
 BALABINE, Victor de, 1814 - *Journal (1842-1847)*, p. 65.
 BALZAC, *Les Employés*.
 BRELOT, C.I., 1990 - *De la représentation parisienne à la réalité provinciale : aristocratie, noblesse, élites*. "Romantisme", n°70, p. 39.
 BRELOT, C.I., 1995 - *Itinéraires nobles: la noblesse et la maîtrise de l'espace entre ville et château au XIXe siècle* in "Noblesse et ville (1780-1950). Colloque de Tours, 17-19 mars 1994".
 BRETEUIL, Marquis de, 1979 - *La haute société. Journal secret. 1886-1889*, p. 49.
 BRISSAC, Duc de, 1972 - *En d'autres temps*, p. 261.
 CAMBON, Paul, s.d. - *Correspondance 1870-1924*.
 CASTRIES, Duc de, 1977 - *Papiers de famille*.
 CELNART, Mme, 1839 - *Manuel complet de la maîtresse de maison et de la parfaite ménagère*.
 CHABOT, P., 1977 - *Jean et Yvonne domestiques en 1900*.
 CHATEAUBRIAND, 1950 - *Mémoires d'Outre-Tombe*, Edition du Centenaire.
 CUVILLIER-FLEURY, 1900-1903 - *Journal intime*, t.I, p. 51.
 DASH, Comtesse, s.d. - *Mémoires des autres*.
 DAUMARD, A., 1987 - *Les bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1815*, Paris, p. 177.
 DAUMARD, A., 1996 - *La bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848*, réédition.
 DE PELLEPORT, Vicomte, 1857 - *Souvenirs militaires et intimes*, t.I, p. 252.
 FORSTER, C. de, 1849 - *Quinze ans à Paris (1832-1849). Paris et les Parisiens*.
 FORTASSIER, R., 1974 - *Les mondains de la comédie humaine*.
 FRANQUEVILLE, Charles de, 1878 - *Souvenirs intimes sur la vie de mon père*.
 GRAMONT, Elisabeth de, 1966 - *Souvenirs du monde de 1890 à 1940*. Gyp, Pervenche, 1910.
 HALEVY, Elie, 1995 - *Correspondance 1891-1937*.
 HAUSSONVILLE, Comte d', 1885 - *Ma jeunesse, 1814-1830*.
 HERMANT, A., 1935 - *Souvenirs de la vie mondaine*.
 JACQUEMET, G., 1984 - *Belleville au XIXe siècle*, p. 348. *La Duchesse de Langeais*
 LA VARENDE, 1962 - *Les manants du roi*, Livre de Poche.

- LA VARENDE, J. de, *Le Centaure de Dieu*, passim.
- LALLIARD, F., 2002 - *La Fortune des Wagram, de Napoléon à Proust*.
- LAUNAY, Vicomte de, 1856 - *Lettres parisiennes*, t. I, p. 278 (lettre du 25 janvier 1839). *Le Cabinet des Antiques*, Ursule Mirouet.
- LEVIS-MIREPOIX, Duc de, 1961 - *Que signifie le parti des ducs à l'Académie ? Lys dans la vallée*.
- MIGNET, F.A., 1844 - *Notice historique sur la vie et les travaux de M. le Comte Merlin* in "Mémoires de l'Académie des Sciences morales", t. IV, p. XLIII.
- MOINE, J.M., 1989 - *Les Barons du fer*, p. 146.
- NIÉPOVIÉ, F., 1840 - *Études physiologiques sur les grands métropoles de l'Europe occidentale: Paris*.
- PANGE, Comtesse Jean de, 1962-1973 - *Comment j'ai vu 1900*, t. I, p. 198. *Paris ou le livre des cent et un*, 1831-1834, t. VIII, p. 2.
- PIGENET, M. Pigenet, 1990 - *A propos de l'aristocratie ouvrière. Élite professionnelle et militante au XIX^e siècle dans le département du Cher*. "Romantisme", n°70, p. 91-102.
- PIMODAN, Comte de, 1907 - *Simple souvenirs. 1859-1907*.
- POIRET, Paul, 1928 - *En habillant l'époque*.
- REMUSAT, 1959 - *Mémoires de ma vie*, t. I, p. 395.
- SABRAN-PONTEVÈS, Duchesse de, 1987 - *Bon sang ne peut mentir*.
- SIBOUTIE, Dr Poumiès de la, 1864 - *Souvenirs d'un médecin de Paris*.
- TOCQUEVILLE, 1951 - *De la démocratie en Amérique*, éditions de la librairie de Médicis, t. II, p. 181.
- TOCQUEVILLE, 1978 - *Oeuvres complètes*, N.R.F., *Correspondance avec Louis de Kergorlay*, t. II, p. 250 (lettre à Kergorlay, 20 août 1852).
- TROLLOPE, Mme Trollope, 1836 - *Paris et les Parisiens en 1835*.
- YON, J. C., 2000 - *Eugène Scribe, la fortune et la liberté*, Saint-Genouph.

